

# Proposer la foi

## En quête d'identité chrétienne

● ● ● **Marc Donzé**, Fribourg  
Vicaire épiscopal

*L'identité chrétienne est devenue une quête et non plus un héritage. Où se situe son essentiel ? Quels chemins l'évangélisation doit-elle privilégier ? On parle aujourd'hui de « proposer la foi »,<sup>1</sup> voire d'une pastorale d'engagement. Un tournant qui ne peut se prendre qu'avec l'ensemble de l'Eglise, en particulier avec les Conseils de pastorale. Voici le texte abrégé de la conférence de Marc Donzé lors de la 23<sup>e</sup> Coordination interdiocésaine de la Commission de planification pastorale des évêques suisses (octobre 2007).*

« Nous ne cherchons pas à présenter quelque chose de nouveau, mais à reconnaître les conditions nouvelles dans lesquelles nous avons à vivre et à annoncer l'Evangile. Dans ces conditions nouvelles, tout en demeurant les bénéficiaires de l'héritage reçu, nous avons à devenir des « proposants » de la foi. (...) Nous avons à vérifier l'actualité du mystère de la foi et à former une Eglise qui évangélise en vivant de ce mystère. »<sup>2</sup>

La foi et l'identité chrétiennes ne se transmettent plus que très difficilement. Jusque vers le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, l'Eglise, ses doctrines, ses rites, ses pratiques étaient bien ancrés dans la société, dans la famille et dans l'individu. Rares étaient ceux qui y demeuraient étrangers ou qui se situaient en opposition frontale.<sup>3</sup>

Dans un tel contexte, la foi se transmettait sans grands problèmes au travers de la famille, du catéchisme, de la participation à la vie de l'Eglise. Même les activités culturelles, sportives, voire politiques touchaient à la vie de l'Eglise. Les paroisses avaient des théâtres, des fanfares, des clubs de football.

L'identité chrétienne confessionnelle s'inscrivait alors dans la connaissance de la foi au niveau du catéchisme élémentaire, dans la participation aux pratiques de l'Eglise et même dans la vie culturelle et sociale. Elle servait à se

démарquer d'autres identités chrétiennes, à s'opposer à des mouvements nouveaux considérés comme dangereux (le communisme, par exemple).

Cette identité était prédéterminée par l'Eglise, qui offrait et imposait tout à la fois ses dogmes, sa morale et sa culture : identité sociale et communautaire dans son origine et sa normativité, bien plus qu'identité personnelle. Mais tout n'était pas si simple. Déjà, dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, l'édifice de la culture et de l'identité chrétiennes se craquelait. De nouveaux phénomènes économiques (la production industrielle), sociaux (l'urbanisation), politiques (l'avènement de l'Etat-nation), de nouvelles philosophies et de nouveaux savoirs offraient à la société ainsi qu'aux personnes des problèmes ardu, des perspectives inouïes, des possibilités de choix inédites.

Aujourd'hui, la crise de la transmission de la foi est totale. Le tissu ecclésial, social, familial et communautaire qui per-

1 • L'expression *proposition de la foi* a pris une grande importance depuis la lettre de 1996 des évêques de France aux catholiques de leur pays : *Proposer la foi dans la société actuelle*, Cerf, Paris 1996.

2 • Op. cit., p. 41.

3 • Selon une enquête sociologique de 1955, à Zermatt, plus du 95 % des habitants avaient une pratique régulière de la messe dominicale, une profession de foi (presque) orthodoxe et une acceptation au moins notionnelle des commandements moraux.

mettait cette transmission a volé en éclats. Il n'existe plus, ou seulement en petits fragments.

Affrontée à cette nouvelle donne, l'Eglise s'oriente vers une nouvelle stratégie pastorale, qu'elle appelle - du moins en France - la proposition de la foi. Se rendant compte qu'elle ne peut plus insuffler à la société, voire aux personnes, ce qu'elle tient à transmettre de son identité structurelle, doctrinale et morale, elle doit se risquer à simplement proposer sa manière de voir le monde, la société, la personne devant la face de Dieu.

C'est un acte d'humilité, l'Eglise consent à donner et à recevoir (*Gaudium et spes* 44). C'est aussi un acte de reconnaissance du pluralisme des visions du monde et des représentations religieuses. En même temps, c'est un acte d'offrande de sa propre vision et de sa propre représentation, un acte de patience devant la recherche tâtonnante de chaque homme en son individualité. C'est enfin un acte de respect de la liberté de chacun.

## Comment ?

Mais comment se réalise la proposition de la foi ? qu'est-ce que proposer ? et quelle foi proposer ? La question peut être illustrée par deux exemples. Des parents qui demandent le baptême pour leur enfant tout d'abord. Très souvent, ils sont eux-mêmes fort éloignés de l'Eglise et de ses pratiques mais, s'ils viennent, c'est qu'il leur reste des parcelles de foi, comme aimait à dire Frère Roger de Taizé. Proposer la foi, c'est accueillir leur demande et la faire évoluer. On ne fixe pas d'abord la date et les modalités du baptême, mais on propose un cheminement de dimension modeste, qui permette un aller et retour entre la

recherche des parents et la foi de l'Eglise. Ce cheminement est individualisé, mais, à certains moments, il prend une tournure communautaire car il vise aussi à faire entrer les parents dans un cercle de relations ecclésiales : avec le groupe de préparation au baptême, avec d'autres familles qui présentent leur enfant pour le baptême, avec l'ensemble de la communauté chrétienne.

Autre exemple : la présence de l'Eglise dans les médias, en particulier dans les débats. Les points de vue issus de la foi sont proposés parmi d'autres ; ils n'ont pas de position d'autorité particulière. Ils contribuent à la recherche de la sagesse et ne tirent leur autorité que de leur pertinence. Ils n'ont de chance d'être entendus que s'ils entrent en dialogue avec les autres points de vue et s'ils se présentent de manière suffisamment profilée pour faire une proposition originale et audible. Il suffit de penser à la manière dont l'abbé Pierre intervenait dans les médias : fraternel, critique, profilé.

A partir de ces deux exemples, on voit que le *comment* prend quatre aspects. D'abord, *l'accueil* des personnes, de leurs histoires et de leurs demandes doit être fraternel. Cela signifie qu'il doit permettre d'entrer dans la problématique, le désir, la quête de l'autre. Mais un accueil fraternel n'est pas forcément un accueil béatement positif, bénissant tout ce qui passe. Il doit s'ouvrir à une double proposition : celle d'un dialogue et celle d'un cheminement. Il s'agit de poser la foi devant ceux qui dialoguent, ainsi que le suggère l'étymologie du mot « proposition ». J'aime à appeler ce moment *l'offrande de la foi*.

La proposition de la foi implique aussi un *cheminement*. La foi n'est pas seulement une connaissance, pour laquelle suffirait une argumentation. Elle est une

vie, qui s'apprend avec d'autres qui essaient d'en vivre et qui par-là même en sont témoins. L'Eglise des premiers temps avait magnifiquement compris cela en inventant des processus de type catéchuménal.

Enfin, si la proposition arrive à sa complétude, il aboutit au moment de *faire communion*. C'est un moment de célébration où le cheminement se trouve scellé devant Dieu et où il est en même temps relancé, car la route de la foi n'est jamais finie. C'est aussi un mo-

ment ecclésial qui manifeste le caractère communautaire de la route de la foi, où tous ont donné et reçu.

Finalement, avec la proposition de la foi, l'Eglise n'invente rien. Elle réactualise le cheminement d'Emmaüs. Jésus accueille la situation de vie des pèlerins d'Emmaüs, leur désespoir, leur tristesse ; il met devant eux (pro-pose) l'interprétation qu'en donne l'Ecriture ; il fait route fraternelle avec eux, longuement ; il fait communion avec eux, à l'auberge. Et puis, la route continue.

Cette route d'Emmaüs implique pour l'Eglise d'aujourd'hui un changement important : elle ne peut plus se présenter comme celle qui sait ; elle est invitée à se présenter comme celle qui offre et qui fait route commune avec les hommes.

## Quelle foi proposer ?

Le temps n'est pas si éloigné où l'on pensait que l'important était d'enseigner le contenu de la foi (*fides quae*) et que cela suffisait à transmettre la foi. La catéchèse se présentait alors comme un digest du dogme et de la morale ; l'Ecriture et l'histoire y avaient la portion congrue. Cependant, il y avait en ce temps-là un ensemble de pratiques et un tissu socio-ecclésial qui complétaient comme naturellement la part d'enseignement et qui permettaient tant bien que mal d'accéder à l'exercice concret et vécu de la foi (*fides qua*).

Aujourd'hui, enseigner le contenu de la foi est devenu notoirement insuffisant, puisque l'accès aux pratiques ecclésiales est devenu fort mince. Enseigner le contenu de la foi risque de ne donner qu'une approche notionnelle de la foi, une approche qui ne change pas la vie. Il importe donc de renverser la perspective et, d'abord, d'offrir à voir et à con-



naître ce que vivent les croyants de façon personnelle et communautaire et, à l'intérieur de cette offrande, de dire les sources de la foi (Ecriture et tradition), les raisons humaines et spirituelles de croire, les motivations pour mener une vie fraternelle, juste, aimante et espérante. « Venez et voyez », disait déjà Jésus aux premiers disciples.

Le moment premier de la proposition de la foi est donc le témoignage. Le proposant donne à voir sa propre vie de foi ; il atteste en quoi elle est un chemin d'humanisation et de bonheur, un chemin d'accomplissement de la vocation humaine, un chemin de socialisation dans la fraternité en présence du Dieu d'Amour, révélé en Jésus-Christ. Ce témoignage est vivant ; il est toujours en recherche et en évolution selon les circonstances de la biographie. Il ne s'impose pas ; il est offert comme lumière, comme dévoilement de la profondeur de l'homme et de la Présence de Dieu.

C'est pourquoi l'évangélisation et la catéchèse changent profondément, en particulier pour les jeunes et les adultes. Le catéchète devient un témoin, plus qu'un enseignant. Il doit pouvoir « rendre raison de l'espérance qui est en lui », selon le mot de saint Pierre. Il est appelé à faire monstration du lien qu'il réalise entre Jésus-Christ et sa propre vie, entre l'Ecriture et les choix de son existence. Il doit apprendre à celui qui reçoit la proposition de la foi, comment ce dernier peut réaliser lui aussi cet aller et retour entre la lumière de la foi et la vie au quotidien. Il doit lui apprendre comment il peut faire des expériences avec les expériences du Christ, des prophètes, des disciples, de l'Eglise.

Le catéchète est aussi appelé à offrir des espaces de rencontre, de prière, de réflexion, de partage ; des lieux communautaires qui permettent un cheminement commun, qui permettent plus

encore une « incarnation concrète » de la découverte de foi, qu'elle soit saisonnière ou quotidienne.

Témoignage adéquatement informé, possibilités d'expériences avec l'Evangile, lieux d'ecclésiatisation : ainsi peut se décliner le *quoi* de la proposition de la foi.

## Qui propose la foi ?

Il ressort clairement des réflexions précédentes que seuls les témoins sont appelés à proposer la foi, comme l'exprime si bien saint Luc (Lc 24) dans l'envoi en mission du Christ après Pâques. Des sociologues cependant distinguent trois niveaux, qui s'interpénètrent et se complètent, dans l'action de l'Eglise et des chrétiens pour communiquer et vivre la foi : la grande Eglise, le groupe comme communauté particulière, l'expérience personnelle.

La grande Eglise procède au travers de son organisation, de sa structure, de ses déclarations. Elle apporte le cadre général à la définition de la foi ; elle est garante de la rectitude de la foi. Mais dans le chemin de foi, il y a pratiquement toujours un groupe (mouvement, communauté de base, abbaye, paroisse, etc.) au travers duquel la foi est apprise de façon vivante, dans lequel il est possible de faire une expérience de la réalité existentielle de la foi. Enfin, il y a la conviction que chaque personne, animée par l'Esprit, peut faire quelque expérience intérieure et mystique de la présence de Dieu. Dans cette ligne, la rencontre inter-personnelle constitue un lieu privilégié où le partage des expériences de foi vécues peut susciter des prises de conscience, des approfondissements, des engagements renouvelés.



Ces trois niveaux vont permettre à la foi de chacun de trouver son identité. Celle-ci sera formée à la fois de l'expérience personnelle de la rencontre de Dieu, de la participation plus ou moins étroite aux rites, aux pratiques, aux relations communautaires, ainsi que du regard vers la grande Eglise, pour que le cadre qui définit l'identité de la foi ne soit pas totalement livré à la subjectivité personnelle ou groupale.

## Identité chrétienne

Il s'avère stimulant de reprendre la problématique de la proposition de la foi en termes de construction de l'identité. Hier, l'identité personnelle était très largement prescrite par l'institution ; la personne ne pouvait que colorer un peu cette prédétermination ; dès lors, l'orthodoxie et l'orthopraxie étaient largement sauvegardées. Aujourd'hui, « la synthèse est dans l'individu ». Chaque personne fabrique son identité à partir de ses besoins, de ses désirs, de ses rencontres.

Hier, on appartenait essentiellement à sa paroisse. Aujourd'hui, on va là où cela nous fait du bien : à tel endroit la messe, puisqu'il y est bien prêché ou bien encensé ; à tel autre endroit, un groupe de réflexion ou d'action, puisque l'atmosphère y est fraternelle ; à certains moments, rendez-vous dans une abbaye pour un ressourcement bienfaisant ; même une retraite bouddhiste peut entrer en ligne de compte. La synthèse religieuse, voire chrétienne, est donc bien dans l'individu.

De quelle logique procède ce bricolage ? D'une part, il y a la logique de la consommation : le marché du religieux offre une multitude de possibilités. Il permet de choisir ce qui convient le mieux ou ce qui est le moins dispendieux en efforts et en investissements. D'autre part, on

trouve le subjectivisme individuel. C'est l'individu qui décide de ce qui lui convient, de ce qui est vrai pour lui, lui donne sens, l'épanouit et le nourrit.<sup>4</sup>

Mais l'individu a aussi besoin de reconnaissance et d'intégration. Il va donc choisir des doctrines et des pratiques qui sont au moins attestées par un groupe témoin, en lequel il a confiance (ce groupe témoin peut être l'Eglise ou plutôt une communauté particulière d'Eglise). Il va vouloir s'intégrer dans un groupe socio-ecclésial où sa recherche est acceptée, ses compétences reconnues ou son service bienvenu. On trouve ainsi une sorte de balancement entre le subjectivisme et le besoin d'intégration. L'identité est donc à la fois individuelle et en relation.

Cette situation pose à l'Eglise des problèmes redoutables. Comment doit-elle se situer ? D'abord, l'Eglise doit continuer d'offrir la foi en son contenu et en ses pratiques de façon vraie et claire. En ce sens, elle continue de se porter garante de la lumière et de la vérité de la foi. Cependant, il est hautement souhaitable, voire impératif qu'elle change de style. Ce n'est pas en condamnant, en prescrivant, en moralisant qu'elle demeure un garant crédible. Le dépôt de la foi, elle l'a reçu. Elle est appelée à le vivre d'abord, puis à le réinterpréter sans cesse en fonction des exigences du temps, à l'ouvrir aux apports que l'Esprit inspire aux hommes, à l'offrir humblement comme un chemin de bonheur et d'accomplissement. Car la seule pertinence vraiment reconnue en notre temps est la pertinence existentielle.

4 • Cf. les articles de Pierre Emonet et Claude Ducarroz, aux pp. 9-12 et 13-15 de ce numéro.

Ensuite, l'Eglise doit offrir une multitude de possibilités aux personnes pour que ces dernières trouvent ce dont elles ont besoin : cheminements dans les grands moments de la vie ; rites attrayants ; groupes de recherches ; possibilités d'action caritative ; possibilités d'intégration à des communautés sous des formes diverses. Ces offres doivent être claires, bien profilées et de qualité.

## Une pastorale d'engendrement

Une objection est souvent avancée. Que l'identité chrétienne soit le consentement plus ou moins libre aux prescriptions de l'Eglise ou qu'elle soit le bricolage subjectif du chemin de sens et de bonheur offert en Christ, n'est-ce pas finalement passer à côté de l'essentiel ? L'identité chrétienne tient *essentielle-ment* dans la rencontre intime et vivante avec le Christ. Elle est d'abord une relation interpersonnelle (et mystique) avec Celui qui est le chemin, la vérité et la vie ; une relation qui se joue au plus intime de l'être : « *interior intimo meo* », disait saint Augustin. Tout le reste en découle : connaissance aimante de l'Ecriture et de la Tradition, rites, sacrements, appartenances communautaires, service des pauvres et de la justice, etc. Une fois que la rencontre est faite, la vie se trouve transformée en Christ ; c'est une nouvelle naissance.

C'est là le but suprême de la proposition de la foi : que la personne devienne véritablement *être-en-Christ*. Je pense que cette approche, théologique bien plus que sociologique, de l'identité chrétienne doit prendre une place première. De nombreuses voix en France voudraient d'ailleurs remplacer la thématique de la proposition de la foi par une pastorale d'engendrement. En d'autres termes, la

pointe de la pastorale devrait viser la nouvelle naissance en Christ, qui constitue comme un engendrement nouveau. Dès lors, la pastorale devrait porter des accents nouveaux. Ce qui devient premier, c'est d'offrir à chacun les conditions de possibilité de cette rencontre intime avec le Christ. La rencontre elle-même échappe à nos prises ; elle relève du mystère de la personne dans son ouverture à l'Esprit saint. Car « Dieu transparaît plus qu'il n'apparaît » (Maurice Zundel). Au travers de celui, de ceux qui vivent vraiment en Christ, Dieu transparaît. Il se donne à voir. Il peut toucher le cœur. La possibilité de la rencontre intime trouve une figure.

Théologiquement, on retrouve ici la notion d'Eglise sacrement de la rencontre de Dieu (cf. *Lumen gentium* 1). La personne en Christ, à sa manière, est aussi sacrement de la rencontre de Dieu. L'exigence ici est celle de la sainteté. Car devenir transparence de Dieu se réalise au cœur de l'intime et cohérente passion dans la rencontre du Christ. On retrouve ici l'une des notions les plus prisées de nos contemporains : l'authenticité. L'Eglise ne devient sacrement lisible et reconnaissable que dans la mesure de sa fidélité à son Seigneur.

M. D.